



Études de communication

langages, information, médiations

44 | 2015

Pratiques télévisuelles à l'ère du numérique

Les pratiques de réception télévisuelle dans les foyers à l'épreuve de l'audiovisuel numérique

Household television practices in the age of digital media

Guillaume Blanc



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edc/6179>

DOI : 10.4000/edc.6179

ISSN : 2101-0366

Éditeur

Université Lille-3

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2015

Pagination : 63-78

ISBN : 978-2-917562-13-0

ISSN : 1270-6841

Référence électronique

Guillaume Blanc, « Les pratiques de réception télévisuelle dans les foyers à l'épreuve de l'audiovisuel numérique », *Études de communication* [En ligne], 44 | 2015, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/edc/6179> ; DOI : 10.4000/edc.6179

GUILLAUME BLANC
**LES PRATIQUES DE RÉCEPTION TÉLÉVISUELLE
DANS LES FOYERS À L'ÉPREUVE
DE L'AUDIOVISUEL NUMÉRIQUE**

Depuis son arrivée dans les foyers dans les années 50, la place centrale de la télévision comme dispositif domestico-médiatique permettant la réception de programmes audiovisuels n'a que très rarement été mise en question. Si certaines innovations techniques (télécommande, magnétoscope, etc.) ont certes participé à l'évolution des pratiques des publics, l'ADN médiatique de la télévision, celle d'un média de flux construit à partir d'une grille de programmes, est restée quasiment inchangée.

Le développement massif des technologies numériques et leur appropriation par les publics, remettent en cause le rôle hégémonique de la télévision dans les pratiques quotidiennes. Non seulement les écrans numériques se sont multipliés, mais leurs fonctions se sont diversifiées à tel point qu'il est aujourd'hui possible de regarder le flux télévisuel sur un téléphone ou de consulter ses mails sur un téléviseur. Ces innovations, aux conséquences potentiellement profondes pour les pratiques médiatiques des publics, nous poussent à nous demander ce que « regarder la télévision » veut encore dire. Regardons-nous encore la télévision lorsque nous visionnons une série américaine, téléchargée illégalement, sur un écran d'ordinateur ? Elles réinterrogent également la place centrale de la télévision au

cœur des foyers et son rôle structurant dans la dynamique familiale (Morley, 1999). Dans ce contexte, les discours proclamant, à plus ou moins court terme, « la fin de la télévision » (Missika, 2006) se multiplient. Au travers de ce propos nous souhaitons nuancer ces discours, en évitant soigneusement tout positionnement technodéterministe et en nous appuyant sur des données empiriques. À l'heure de la diversification des accès aux contenus audiovisuels, cet article s'attache donc, d'une part, à l'étude de la permanence des pratiques télévisuelles domestiques dites « traditionnelles » et, d'autre part, à l'évolution de leur mise en œuvre dans le temps et dans l'espace à la suite de l'émergence des techniques numériques.

Le foyer comme terrain d'analyse des pratiques audiovisuelles

La possibilité de « voir à distance » ou *télé-vision* a, dès le XIX^e siècle, nourri l'imaginaire technique (Delavaud, 2011). Les différentes représentations dont nous font part les ouvrages de cette époque mettent en scène différents appareils (téléphonoscopes, téléélectroscopes), dont les usages sont pour la plupart déjà imaginés à des fins domestiques. Le développement de la télévision est donc, dès ses origines, pensé pour cet espace familial et intime que constitue le foyer. Ici, *foyer* fait référence au concept de « chez-soi », au domicile entendu comme *espace propre*. D'une part, au travers de sa dimension objectivée qui renvoie à la notion de territoire, d'abri. On y est chez-soi parce que nous en avons obtenu le droit : nous sommes dans l'ordre de la séparation et de la propriété. D'autre part, au travers de sa dimension objectivante, dans laquelle :

Le chez-soi ne représente plus la possession, le propriétaire et son mode d'habiter, mais le mode d'appropriation du logement par l'habitant [...]. Ce n'est plus l'objet matériel qui est déterminant, le nombre de pièces, leur aménagement, l'ameublement ou la décoration, [...] c'est le rapport de l'individu au marquage des espaces, à la distribution des pièces, à la lumière ou à l'environnement sonore – un certain type de qualité expressive dans laquelle il se sent bien ou mal mais qu'il reconnaît immédiatement (Amphoux et Mondana, 1989, 139).

Cette seconde composante revêt toute son importance puisque nous avançons l'idée que la mise en œuvre des pratiques domestico-médiatiques – en l'occurrence, les pratiques audiovisuelles – sont parties prenantes du rapport symbolique que l'individu entretient avec son chez-lui, au-delà de sa matérialité. Dans une perspective pragmatique, l'objectif est de montrer que les possibilités techniques offertes par le numérique, non pas en concurrence, mais en complémentarité avec les pratiques de la télévision en flux, participent à une réappropriation de l'espace-temps du foyer, renforçant le sentiment de « chez-soi » et de vivre ensemble. Nous centrerons donc cette étude sur les rapports entretenus par les publics au temps et à l'espace domiciliaires dans la mise en œuvre de leurs pratiques audiovisuelles. Soulignons d'emblée qu'espace et temps entretiennent des rapports étroits qui font système. Ils seront dissociés artificiellement dans la suite de notre propos afin de clarifier la démonstration et pour mieux souligner, *in fine*, les liens intrinsèques qui les unissent.

Pour développer notre réflexion, nous nous appuyons sur une étude empirique menée sur plus d'un an. Cette approche s'inspire de *l'ethnosociologie de la communication* que Derèze définit comme une démarche devant « [...] prendre en compte le(s) contexte(s), le vécu, le dit (ou le raconté) et les savoirs tels qu'ils s'expriment dans les actes usuels. L'ethnosociologue sera donc particulièrement attentif à observer et à établir, à tous les niveaux, les liens entre les pratiques, les représentations et les interactions » (Derèze, 1990, 308). En ce sens, nous avons fait le choix de mener nos investigations en visitant directement les foyers.

Dans un premier temps, quarante-cinq ménages ont été sélectionnés (soit plus de cent dix individus), répartis dans trois zones urbaines (Paris, Grenoble, Draguignan)¹. Cette sélection s'est opérée en fonction de variables sociologiques telles que la catégorie socioprofessionnelle, le type de logement (maison, appartement), le statut d'occupation (locataire, propriétaire, etc.), le nombre de pièces, le nombre de membres du foyer, la structure familiale (homme ou femme seuls, couple avec ou sans enfants, colocation), etc. Plusieurs

1 Au travers de cette sélection, nous souhaitons avant tout nous confronter à une large diversité de pratiques et d'usages, en visitant des foyers aux caractéristiques variées. Néanmoins, notre échantillon n'a pas la prétention d'être représentatif de l'ensemble des pratiques des publics français.

outils ont ensuite été mobilisés : entretiens collectifs, photographies, schémas. Les données récoltées ont par la suite été transcrites et traitées à l'aide du logiciel NVivo[®]. En plus d'une analyse qualitative, les entretiens ont ainsi été analysés quantitativement, donnant lieu à des statistiques permettant notamment de croiser données sociologiques et usages déclarés.

Parmi ces quarante-cinq foyers, dix ont été sélectionnés dans un second temps, en fonction des résultats des premières investigations. Un carnet de bord leur a été soumis pendant deux semaines, afin de rendre compte de l'ensemble des contenus audiovisuels visionnés. Ces carnets ont ainsi permis de reconstruire les « emplois du temps audiovisuels » de nos informateurs et donc de recontextualiser les pratiques déclarées. Enfin, de nouveaux entretiens ont été réalisés auprès de ces dix mêmes foyers, à la fois pour revenir sur les résultats des carnets de bord et pour approfondir l'analyse. Réalisés environ un an après les premiers, ces entretiens ont permis, en outre, de mesurer les évolutions causées au sein du foyer par d'éventuels changements (nouveaux dispositifs, réaménagement de l'espace, etc.).

L'importante quantité de données récoltées ne permet pas, dans le cadre de cet article, de rendre compte de l'ensemble de nos résultats. Les liens entre l'audiovisuel et les âges ou les catégories socio-professionnelles ne seront par exemple pas traités. Nous nous concentrerons davantage sur les conditions de mise en œuvre des pratiques audiovisuelles et le processus de construction de cadres de réception.

Une temporalité médiatique reconstruite au cœur du quotidien

La notion de temporalité renvoie « aux représentations de la durée de processus spécifique et [...] aux modalités de la relation au temps » (Mercure et Wallemacq, 1988). Il a déjà maintes fois été montré que les médias participent à la structuration des temps sociaux et jouent donc un rôle dans la construction des temporalités quotidiennes (Leroi-Gourhan, 1965 ; Tremblay, 1989). C'est en particulier le cas pour les médias de flux tels que la radio et la télévision, dont le modèle de diffusion s'appuie sur une grille de programmes. Dans le contexte numérique, où tous les contenus sont disponibles n'importe quand, sur n'importe quel écran, cette structuration temporelle par les médias est potentiellement remise

en cause. Par exemple, la télévision de rattrapage (*replay*) permet d'accéder gratuitement à un large catalogue de programmes. Si les offres de replay sont structurées par la programmation en flux, il est possible d'y accéder indépendamment. Cette liberté ouvre la possibilité d'une désynchronisation des consommations télévisées, d'un éclatement temporel de l'audience (Beuscart et al., 2012). Pour autant, lors de nos observations, la consommation « à la carte » des contenus en replay n'est pas si fréquente : 76 % de nos informateurs utilisant le replay disent le faire principalement pour rattraper des contenus précis, alors que seul 34 % d'entre eux accèdent à ce type d'offre sans savoir ce qu'ils vont regarder. Dans ce second cas, il s'agit souvent d'une extension de l'offre télévisuelle en flux, que l'on regarde « s'il n'y a rien à la télé ». Le replay remplit donc majoritairement sa fonction primaire de télévision de rattrapage, se substituant ainsi souvent à l'enregistrement, peu rencontré lors de nos investigations. Audrey et David, témoignent de l'importance occupée par le replay dans leur quotidien :

Audrey (37 ans, secrétaire médicale, Draguignan) : « Si on rate quelque chose c'est pas bien grave. On le regarde en replay le lendemain ».

David (39 ans, maçon) : « C'est le leitmotiv le replay. Si on manque... bim : replay ! Ça revient tout le temps. En fonction de ce qu'on fait le soir, si on manque un truc, hop : replay ».

Toujours dans le cas du replay, l'analyse des carnets de bord laisse apparaître une importante régularité, voire une ritualisation, dans le visionnage de certains programmes en rattrapage. Les contenus, en plus d'être majoritairement visionnés moins de deux jours après leur diffusion initiale (80 % des cas), le sont également généralement aux mêmes moments de la journée. Le rendez-vous médiatique est ainsi reconstruit. Céline, étudiante de 27 ans à Grenoble, regarde en replay des épisodes de la série *South Park* tous les samedis matin parce qu'elle ne sait pas « comment c'est programmé sur *Game One* » et parce qu'elle a toujours regardé « des dessins-animés le samedi matin ». Aurélien (25 ans, chargé de communication) explique regarder un jeu télévisé de *France 2* (*Tout le monde veut prendre sa place*), tous les midis au travail, en replay sur son ordinateur. Il perpétue ainsi un rendez-vous télévisuel déjà présent chez ses

parents. Lorsqu'il se trouve chez lui le week-end, il regarde également l'émission, mais en direct à la télévision cette fois.

Ces éléments vont davantage dans le sens d'un assouplissement des contraintes temporelles liées à la programmation imposée, d'une réappropriation des temps destinés à l'audiovisuel, que dans le sens d'une volonté de désynchronisation avec le flux télévisuel. Les liens entre l'audiovisuel et les temps quotidiens en ressortent renforcés, puisque plus facilement ajustables. Pour autant le flux télévisuel reste encore très présent dans la plupart des foyers visités. Lise (35 ans, enseignante, Grenoble) privilégie ainsi le flux avant tout, puisque « dans l'ordre c'est : chaînes de télé, *Canal Replay* puis VOD si y a rien d'autre. Sauf s'il y a un film très attendu en VOD ». En plus d'une hiérarchisation des programmes (Calbo, 1998), il est ainsi possible d'observer une hiérarchisation dans les méthodes d'acquisition des contenus, souvent en fonction de leur rapidité d'accès. Simon (24 ans, développeur, Grenoble) avoue se sentir « frustré » s'il n'a pas « ce qu'il veut, quand il veut », tout en soulignant qu'il n'aurait pas les moyens de se tourner uniquement vers l'offre légale. Plus les programmes occupent une position « haute » dans l'estime des enquêtés, plus ces derniers cherchent à les acquérir rapidement et, si possible, à moindre frais. Nos informateurs « bricolent » pour concilier leurs envies avec les contraintes techniques, financières ou celles liées aux stratégies des diffuseurs. Il est ainsi souvent impensable, notamment chez les jeunes publics, d'attendre l'hypothétique diffusion en France d'une série très appréciée, alors que les épisodes sont disponibles illégalement. Dans ce cas, le calendrier de diffusion outre-Atlantique structure les rendez-vous médiatiques reconstruits.

La mise en regard des carnets de bord remplis par nos informateurs avec les grilles de programmes des chaînes françaises et américaines, confirme que dans le cadre de certaines pratiques (replay, téléchargement, streaming) des liens étroits existent entre la programmation imposée par les chaînes et celle construite par les informateurs². Les causes d'un tel lien sont probablement à chercher

2 Le cas de la vidéo à la demande (VOD) payante semble faire exception. Bien que rarement observée lors de notre étude, sa pratique semble relativement isolée de la programmation télévisuelle. En particulier parce qu'elle est payante, elle est plutôt utilisée par nos informateurs en dernier recours. Elle est également une alternative au téléchargement dans les foyers où les compétences techniques ne sont pas suffisantes.

du côté industriel et donc de l'offre. En dépit de l'engouement entourant la délinéarisation des contenus, la très grande majorité des programmes télévisuels sont produits pour une exploitation linéaire, dans le cadre d'un modèle de flot financé par la publicité (Miège, 2000). Impossible de visionner un contenu télévisuel, y compris illégalement, avant sa première exploitation à la télévision. La programmation induite par les chaînes reste donc *de facto* structurante (au moins partiellement) dans les pratiques audiovisuelles des publics. Nous venons de voir que la pratique de la télévision de rattrapage est généralement mise en œuvre en rapport intime avec la temporalité de diffusion télévisuelle. A ce titre, le témoignage de Sandrine (43 ans, chargée de mission éducation à Grenoble) dont le foyer n'a pas la télévision, est éclairant. Lorsque nous lui demandons si, malgré tout, elle profite des offres de replay sur son ordinateur :

Non, ça on l'utilise avec la radio, le podcast. Non, parce qu'il faut une accroche, une amorce. On pourrait avoir *Télérama* ou autre, quelque chose qui t'accroche sur les contenus, qui t'informe. Là, non. Par contre, on a des flashes qui t'informent à la radio, donc on va le chercher. Mais la télé il n'y a rien qui amorce.

Complètement déconnecté du flux télévisuel et de ses prescriptions, ce foyer n'envisage jamais l'utilisation de la télévision de rattrapage, alors même que ses membres avouent que « certains programmes pourraient [les] intéresser ». Le concept de rattrapage est en revanche présent pour les émissions radiophoniques, ce média étant fortement ancré dans leur quotidien.

Le cas des pratiques de téléchargement illégal offre également une perspective éclairante. Clément Combes a mis en évidence deux modes de consommation des séries télévisées (Combes, 2013). Une consommation *étendue*, faite de rendez-vous réguliers favorisant le suivi simultané de plusieurs séries, et une consommation *ramassée* d'une seule série sur une courte période. La consommation étendue est directement structurée par la programmation télévisuelle (souvent américaine) : le visionnage des épisodes est hebdomadaire, plus

Le développement récent de la vidéo à la demande par abonnement (S-VOD), dont l'arrivée de *Netflix* en France est la plus notable illustration, peut potentiellement faire évoluer ce constat vers une intégration plus importante de cette pratique dans le quotidien des publics.

ou moins ritualisé, quelques jours après la diffusion commerciale. La consommation ramassée s'observe, quant à elle, principalement dans le cadre du rattrapage d'une série dont la diffusion est terminée ou encore lors du visionnage d'une série déjà regardée auparavant. Ces deux modes de consommation sont clairement identifiables dans les résultats des carnets de bord, en particulier dans les foyers pratiquant régulièrement le téléchargement. Leur analyse montre même une cohabitation entre ces deux pratiques, aux temporalités différentes. Un jeune couple interrogé regarde ainsi trois séries de façon hebdomadaire (*How I met your mother*, *The Big Bang Theory* et *The walking dead*), mais a néanmoins passé un week-end entier à regarder en intégralité la saison 4 de la série *The Middle*, diffusée en 2012 aux USA.

La consommation étendue semble cependant être privilégiée par nos informateurs : elle limite les risques de se faire dévoiler (« spoiler ») l'intrigue lors des échanges sociaux, répond au besoin d'immédiateté souvent prégnant et permet ce sentiment « d'excitation avant le visionnage d'un épisode que l'on a attendu impatiemment toute la semaine ». La ritualisation médiatique, structurée par les chaînes de télévision, n'a donc pas totalement disparu dans le cadre des pratiques illégales, même si sa temporalité est reconstruite dans le quotidien de chaque foyer.

Différenciation des espaces domestiques

Il a déjà été souligné que le temps et l'espace font système au sein du foyer. Chaque pièce est investie de différentes manières en fonction des temps familiaux ou individuels (le salon peut ainsi être lieu de repas, de détente ou encore de travail). L'étude spatiale des pratiques audiovisuelles revêt ainsi toute son importance.

L'analyse des espaces ou sous-espaces domestiques ne passe pas uniquement par l'étude de l'agencement du mobilier ou de la décoration. Ces espaces ne doivent pas être considérés comme de simples systèmes d'objets dont il suffirait d'analyser les dispositions réciproques, mais plutôt comme des systèmes d'interactions personne(s)/objet(s) (Derèze, 1994). Nous envisageons l'espace comme un lieu actualisé, se révélant au travers des pratiques sociales, à l'instar de Michel de Certeau pour qui « l'espace serait au lieu, ce que devient le mot quand il est parlé » (de Certeau, 1990, 208). Dans

cette perspective, nous nous intéressons aux influences réciproques entre pratiques audiovisuelles et structuration de l'espace du foyer, à la construction des configurations domestiques, c'est-à-dire à la mise en forme réciproque des usages et des espaces (Amphoux et Mondana, 1989).

Dès son entrée dans les foyers, la pratique télévisuelle a façonné une partie de l'espace domestique. Le couple conceptuel « immobilité/mobilisation » semble particulièrement pertinent pour décrire ce phénomène : le téléviseur ne bouge pas mais, dans le même temps, il opère une « mobilisation de l'espace, par une adaptation de l'espace aux nécessités de l'objet, et des personnes qui souhaitent la regarder en les fixant dans la pièce où elle se trouve » (Derèze, 1990, 315). Nos observations vont dans le sens de cette proposition. À quelques exceptions près, la télévision se situe dans la salle de séjour, lieu central, polyvalent, investi par l'ensemble des membres du foyer, dans lequel on mange, on reçoit, on échange. Les configurations domestiques liées aux pratiques télévisuelles sont relativement stables, soulignant l'importance du confort de visionnage (canapés, fauteuils). Ainsi, lorsque nous demandons à nos informateurs pourquoi la télévision se trouve dans une telle configuration, la question étonne :

La télé, j'en ai qu'une, donc elle est dans le salon. La prise, elle est là, donc je peux la mettre que comme ça. Elle est un peu bizarre votre question, ma prise elle est là, je vais pas mettre le canapé ailleurs... C'est quand même plus confortable (Sylvaine, 33 ans, hôtesse de caisse, Grenoble).

Aucun dispositif numérique permettant la réception de contenus audiovisuels ne mobilise autant l'espace que la télévision. Ces dispositifs, en particulier lorsqu'ils sont mobiles, viennent plutôt se « greffer » sur des configurations domestiques préexistantes, sans fondamentalement les façonner. La télévision, ou du moins le téléviseur, garde sa place centrale dans l'extrême majorité des foyers qui en sont équipés.

Les technologies numériques semblent, en revanche, favoriser une différenciation de l'espace en fonction des situations de réception. Si la mise en œuvre de pratiques audiovisuelles ailleurs que dans le salon (en particulier dans les chambres ou la cuisine) n'est pas nouvelle, les écrans mobiles permettent de regarder des contenus audiovisuels dans d'autres pièces sans que ces dernières soient équipées de téléviseurs.

La réception individuelle de programmes est ainsi plus facilement mise en œuvre, dans des pièces jugées plus intimes. Céline et Samantha, en colocation, opèrent ainsi une nette distinction entre les situations de visionnage sur la télévision commune et celles sur les ordinateurs dans leur chambre :

Céline (26 ans, étudiante, Grenoble) : « Je suis en train de réaliser que les parties perso c'est les chambres et qu'à chaque fois qu'on regarde quelque chose sur nos ordinateurs c'est dans nos chambres ».

Samantha (22 ans, vendeuse) : « Oui, parce que même s'il n'y a personne à la maison, si j'utilise l'ordi, je vais regarder dans ma chambre ».

Céline : « Moi aussi. Dans les parties communes, on regarde les contenus communs. Dans les parties individuelles, les contenus individuels. Personnels plus qu'individuels. Parce qu'on peut y être en couple. Intime, c'est le mot. Lieux intimes, contenus intimes ».

Le visionnage sur ordinateur est jugé impensable dans les parties communes mais possible dans les chambres considérées comme leur « chez-elle » respectif, quand le salon fait partie du « chez-nous ». Une telle différenciation est également observable en dehors du cas particulier de la colocation : Sonia (34 ans, chef d'entreprise, Grenoble) avoue préférer se mettre « dans la chambre avec l'ordi » pour regarder ses programmes quand elle est seule. Un jeune couple parisien utilise l'ordinateur pour regarder les épisodes de séries « importants » se mettant alors dans la chambre, jugée plus confortable et propice à la concentration. Si le salon reste central, les pratiques audiovisuelles se répartissent plus facilement l'espace domestique, jusque dans les toilettes où certains de nos informateurs « en profit[ent] pour regarder des vidéos sur Internet » avec leur téléphone.

Permanence de la télévision et complémentarité des cadres de réception

Le temps et l'espace sont des dimensions dans lesquelles les pratiques culturelles se révèlent et s'actualisent. Pour autant, elles ne caractérisent pas à elles seules la réception audiovisuelle. Les

pratiques que nous étudions sont également liées aux rapports sociaux (internes et externes au foyer), aux compétences techniques, à l'âge des publics ou encore à la nature des contenus visionnés. Pour mieux comprendre les pratiques de nos informateurs, nous proposons l'utilisation du concept de *cadre de réception*. Cadre est ici à prendre au sens goffmanien, à savoir des « modes distincts de structuration de l'expérience » (Goffman, 1991, 31). Nous nous inscrivons ainsi dans la continuité des travaux d'Esquenazi pour qui le cadre de réception est :

La structure mobilisée pour regarder un programme télévisuel dans un contexte donné. Le cadre de réception est ce qui fait de l'ensemble constitué par le programme, la relation que nous entretenons avec lui et le contexte où il est regardé, un tout cohérent et significatif [...]. Le programme n'apparaît pas en soi, comme un texte clos, mais à travers le rôle qu'on lui fait jouer (Esquenazi, 2002, 337).

La multiplication des dispositifs permettant la diffusion et l'acquisition de contenus audiovisuels favorise une multiplication des cadres de réception, ces derniers ne pouvant se substituer les uns aux autres. Prenons l'exemple d'une série particulièrement appréciée dans le foyer, impliquant un fort investissement affectif. Il a été vu que l'acquisition du contenu est souvent déterminée par son immédiateté : le téléchargement est donc souvent privilégié, en particulier chez les jeunes publics (si les compétences techniques le permettent). Une plage horaire spéciale sera dédiée au visionnage, souvent en soirée ou le week-end, afin que chacun soit disponible pour suivre l'épisode dans son intégralité. Une attention particulière sera portée au confort de visionnage : le salon, éventuellement la chambre, seront privilégiés. Dans la mesure des possibilités techniques, le téléviseur sera utilisé car jugé plus agréable qu'un écran plus petit. Le cadre de réception que nous venons de décrire, n'est cependant pas envisageable dans toutes les circonstances. Si le téléchargement est très présent chez Simon et Victoria, il ne s'adapte pas toujours à leurs envies :

Simon (24 ans, développeur, Grenoble) : « Ce qui amène à regarder sur la télévision, c'est aussi le fait que ce soit là et qu'on n'ait pas besoin de faire une action particulière pour le télécharger ».

Victoria (25 ans, chargée de production marketing) : « Voilà, pour télécharger faut faire l'effort de trouver le lien sur Internet, d'attendre, etc. Là, c'est plus : on rentre du boulot, on est complètement claqués, on l'allume et voilà ».

Ici, le couple attribue au flux télévisuel la fonction de le reposer. La prescription médiatique des chaînes de télévision dispense d'une recherche, parfois laborieuse, dans les offres illégales et/ou légales. Cette complémentarité entre les cadres de réception, et donc entre les usages des écrans, explique généralement la permanence de la télévision dans des foyers privilégiant pourtant les offres délinéarisées. Même s'ils la regardent peu, elle répond aux besoins de cadres de réception spécifiques. Pour leur part, les foyers ne possédant pas de téléviseur, avancent généralement des arguments d'ordre militant pour expliquer leur choix (rejet de la publicité, pauvreté de la programmation, activité trop chronophage et passive) et explorent rarement les possibilités de visionnage délinéarisées.

Nous avons eu l'occasion d'identifier de nombreux cadres de réception des programmes, plus ou moins récurrents en fonction des foyers, balisant la journée de nos informateurs. Plus le nombre d'écrans différents est important dans un foyer, plus les cadres de réception sont potentiellement différenciés. Dans certains cas, de nouveaux cadres semblent émerger, comme le visionnage en situation de mobilité d'une courte vidéo en ligne sur son téléphone, permettant de combler des « temps inoccupés » (dans les transports en commun par exemple). Dans d'autres cas, les dispositifs numériques remobilisent des cadres anciennement attribués à la télévision, comme lorsqu'un programme visionné sur une tablette occupe un enfant alors que ses parents vaquent à d'autres activités. Cette diversité de cadres de réception rend le travail typologique risqué et trop approximatif. Du reste, l'analyse de ces cadres semble montrer que le développement des techniques numériques tend à favoriser, non pas une convergence³ des usages ou des écrans, mais bien le multi-équipement des foyers et la complémentarité de l'usage des dispositifs sociotechniques.

3 Si nous n'avons pas la possibilité de le développer ici, nous adoptons un positionnement critique vis-à-vis de la notion de « convergence », qui ne nous semble pas la plus pertinente pour décrire les évolutions actuelles, autant sur les plans techniques, industriels que des pratiques sociales.

Par ailleurs, la différenciation accrue des cadres de réception n'implique pas systématiquement une tendance à l'individualisation des pratiques audiovisuelles ou à l'isolement dû aux techniques numériques. A ce titre, l'influence directe ou indirecte de la télévision ne doit pas être sous-estimée. Dans de nombreux foyers, en particulier lorsqu'il s'agit de couples ou de familles, l'importance du partage est soulignée. Il est ainsi possible d'observer des « tactiques », permettant de concilier instants familiaux collectifs et pratiques sociales individualisées.

Le cas de Simon et Victoria est à ce titre intéressant. Avec le temps, leurs goûts audiovisuels se sont différenciés, favorisant une écoute plus individuelle. Cette situation a directement influé sur le choix de leur logement, dont la salle de séjour devait permettre une proximité entre coin télé et coin bureau :

Victoria : « Si y en a qu'un qui regarde [la télévision], l'autre est sur l'ordinateur, il fait autre chose. Mais c'est pas grave parce qu'il est à côté ».

Simon : « C'est pour ça d'ailleurs qu'on a choisi cette configuration ».

Victoria : « C'est pour ça qu'on a un appartement de deux pièces, on voulait une grande pièce. Pas qu'il y en ait un qui aille s'isoler et qu'on ne se voit pas de la journée ».

La configuration domestique induite par le téléviseur dépasse ici le simple agencement des canapés et influe sur la disposition d'un autre sous-espace. Elle souligne surtout la volonté d'être ensemble et de partager des temps communs, même si les pratiques de l'un et de l'autre sont différentes.

Dans un autre registre, Jade qui ne regarde plus le même type de contenus que ses parents, essaie néanmoins de partager la « soirée télé » avec eux, même si elle ne regarde pas le même écran :

Mes séries n'intéressent pas forcément tout le monde, donc quand je les regarde c'est sur mon ordinateur. Si je suis dans le salon, je mets mon casque [...]. C'est mieux dans le salon, je suis avec le reste de la famille (Jade, 23 ans, étudiante, Grenoble).

La multiplication des dispositifs numériques favorise, en revanche, l'utilisation simultanée de plusieurs écrans. À l'échelle de notre échantillon, l'utilisation d'un autre écran en même temps que le

visionnage d'un contenu audiovisuel est présente dans plus de 50 % des foyers. Une famille grenobloise explique ainsi accorder beaucoup d'importance à ce que tout le monde soit réuni le soir devant la télé, mais avoue que « personne ne fait la même chose ». Pour autant, aucun des membres de ce foyer n'envisage d'être dans des pièces différentes à ce moment-là, ou de se réunir sans que la télévision ne soit allumée. La télévision continue donc de rassembler la famille autour d'un programme commun, mais ce cadre de réception permet également la mise en œuvre de pratiques plus individuelles. La télévision opère comme un repère à la fois spatial et temporel, presque un prétexte à « être ensemble », mais plus nécessairement quelque chose à « regarder ensemble ». Ce constat s'inscrit dans la continuité d'un processus, depuis longtemps étudié (Pronovost, 1996), de diversification des usages, alors que le budget-temps alloué aux médias n'est pour sa part pas indéfiniment extensible. Ainsi, les exemples que nous venons de décrire apparaissent comme des tactiques de conciliation des temps sociaux, alors qu'une forme d'injonction à l'individualisation des pratiques médiatiques, induite par l'usage de certains dispositifs numériques, est de plus en plus ressentie par nos informateurs.

Conclusion

Au terme de cette étude, nos résultats viennent nuancer la proposition d'une disparition du média télévisuel et soulignent, au contraire, les pratiques spécifiques auxquelles il donne lieu dans l'environnement domestique. Ce constat, à contre-sens de certains discours techno-déterministes, ne dispense pas pour autant de souligner les évolutions en cours. Les technologies numériques entraînent une coarticulation des pratiques audiovisuelles : un mouvement réciproque d'enrichissement et de structuration est observable entre pratiques audiovisuelles héritées et numériques. Il favorise la diversification et la complémentarité des cadres de réception sans pour autant, en apparence du moins, remettre en question l'avenir de la télévision de flux.

L'écran de télévision, quant à lui, garde sa place centrale et reste un point de repère familial autour duquel s'agencent des temps collectifs. La place hégémonique de cet écran est loin d'être remise en cause : toujours plus grand et immersif (3D, écrans incurvés), il tend à

être de plus en plus connecté aux autres dispositifs. Les espaces qu'il façonne, initialement destinés à la réception télévisuelle, sont investis par des pratiques individuelles, non concurrentes avec celles plus collectives.

Les bouleversements numériques en cours semblent par ailleurs favoriser une réappropriation de l'espace-temps du foyer. D'une part, à travers un processus de (re)construction des temporalités audiovisuelles par rapport aux autres temps sociaux. D'autre part, en accentuant la différenciation des cadres de réception en fonction des espaces et sous-espaces domestiques investis. Les pratiques audiovisuelles, ainsi réinventées renforcent, encore un peu plus, le sentiment d'être chez soi ; qu'elles soient mises en œuvre dans la sphère de l'intime ou qu'elles participent aux liens qui se tissent et se retissent entre les êtres vivant sous un même toit.

GUILLAUME BLANC
GRESEC –
Université Grenoble-Alpes

BIBLIOGRAPHIE

- Amphoux P. et Mondana L.**, (1989), *Le chez-soi dans tous les sens*, in *Architecture & Comportements*, vol. 5, n° 2, pp. 135-151.
- Beuscart J.-S., Beauvisage T. et Maillard S.**, (2012), *La fin de la télévision ? Recomposition et synchronisation des audiences de la télévision de rattrapage*, in *Réseaux*, n° 175, pp. 43-82.
- Calbo S.**, (1998), *Réception télévisuelle et affectivité. Une étude ethnographique sur la réception des programmes sériels : le cas de Madame est servie et des Guignols de l'info*, Paris, L'Harmattan, 138 p.
- Certeau M. de**, (1990), *L'invention du quotidien : art de faire*, Paris, Gallimard, 416 p.
- Combes C.**, (2013), *La pratique des séries télévisées. Une sociologie de l'activité spectatorielle*, thèse de doctorat en sociologie, Paris, Ecole nationale supérieure des mines de Paris, <https://pastel.archives-ouvertes.fr/pastel-00873713/document>, date de la dernière visite : le 11 janvier 2015.
- Delavaud G.**, (2011), *Permanence d'un concept*, in Delavaud G., *Permanence de la télévision*, Rennes, Editions Apogée, pp. 9-21.
- Derèze G.**, (1990), *Éléments pour une ethnosociologie des objets domestico-médiatiques : les médias au jour le jour*, in *Recherche Sociologique*, n° 3, pp. 307-321.
- Derèze G.**, (1994), *Une ethnosociologie des objets domestico-médiatiques : médias, quotidien et troisième âge*, Louvain-La-Neuve, CIACO, 296 p.
- Esquenazi J.-P.**, (2002), *Les non-publics de la télévision*, in *Réseaux*, n° 112-113, pp. 316-344.
- Goffman E.**, (1991), *Les Cadres de l'expérience*, Paris, Les Editions de Minuit, 573 p.
- Leroi-Gourhan A.**, (1965), *Le geste et la parole II : la mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel, 288 p.
- Mercure D. et Wallemacq A.**, (1988), *Les temps sociaux*, Paris, De Boeck, 271 p.
- Miège B.**, (2000), *Les industries du contenu face à l'ordre informationnel*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 120 p.
- Missika J.**, (2006), *La fin de la télévision*, Paris, Seuil, 107 p.
- Morley D.**, (1999), *Family television: cultural power and domestic leisure*, London, Routledge, 178 p.
- Pronovost G.**, (1996), *Médias et pratiques culturelles*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 103 p.
- Tremblay G.**, (1989), *Les mass-médias, instruments de gestion du temps*, in *Question de Culture*, n° 15, pp. 114-144.